

Marcuse ou la nouvelle gauche

. MUSTAPHA AKROUR

Université Abdelhamid Mehri, Constantine ♦ Algérie

Résumé

Nous avons essayé, à travers cet article, de contribuer, dans un but purement cognitif et nullement apologétique, de présenter une philosophie qui a joué un rôle majeur dans le domaine de la philosophie politique, sociale et psychologique, au milieu du XX^e siècle, par ses contributions et tentatives de redéfinir la notion de révolte et de liberté. Cette contribution consiste à saisir le contour de la « Nouvelle Gauche » laquelle diffère de bout en bout de la vision classique de la lutte révolutionnaire prônée par le marxisme orthodoxe. Cette redéfinition de la notion de révolte a pour thème le rapport conflictuel entre les anciens agents de la libération, dans les métropoles Occidentales, à savoir la classe ouvrière et son antinomie représenté ici par les nouveaux agents de la révolte à savoir les minorités ethniques, le sous prolétariat, les étudiants nantis des métropoles capitalistes et, enfin, les mouvements de libération des pays colonisés du tiers-monde. Etant donné que la classe ouvrière a cessé d'être révolutionnaire, à cause de son nouveau statut et son way of life, qui consiste à réclamer une amélioration des conditions de vie et de travail et non la suppression pure et simple du système capitaliste établi comme s'était le cas naguère ; la classe ouvrière est devenue, de fait, un allié incontournable du système établi capitaliste. Reste alors les « drop

ملخص

لقد حاولنا، من خلال هذا البحث، أن نقدم صورة، ولو موجزة، عن فيلسوف معاصر أسهم - منذ الخمسينات إلى غاية وفاته في نهاية السبعينات- في إثراء الفلسفة السياسية والاجتماعية و النفسانية من خلال معالجته لمفهوم الثورة والحرية. فلا ريب أن ماركوز أسهم في إعطاء نظرة جديدة لليسار السياسي من خلال نقده للماركسية التقليدية التي تبني جل طموحاتها على الطبقة الشغيلة، التي لم تعد تشكل خطرا ملحوظا على النظام الرأسمالي السائد بسبب المستجدات التي دخلت على الساحة السياسية و الاجتماعية والثقافية والاقتصادية. فتلك المستجدات المتمثلة في ظروف العمل والمعيشة التي تحسنت كثيرا، جعلت الفئة العاملة لم تعد تطالب بالثورة والتغيير الجذري، بل أصبحت تكتفي بما يقدمه لها النظام الرأسمالي السائد من أجرو سكن لائق وعطل، إلخ. كما أصبحت الطبقة العاملة الحليفة الأولى للنظام الرأسمالي، لأنها وقفت في وجه كل من يسعى إلى التغيير الجذري للوضع الراهن.

مفاتيح البحث: الثورة، الطبقة العاملة، الطلبة، العالم الثالث، الرأسمالية، حرية، مجتمع، مفهوم، إسهامات، صراع، إعادة تعريف

...

out », ceux que le système n'a pas réussi à dompter, à savoir les minorités de tous genres, et surtout les éternels récalcitrants : les étudiants nantis des métropoles capitalistes et les mouvements de libération du tiers-monde...

Mots clés : révolte, révolution, classe ouvrière, étudiants, tiers-monde, capitalisme, métropole, libération, société, conflit, contribution, redéfinition, concept.

INTRODUCTION :

en introduisant des éléments nouveaux, considérés par Freud comme incompatible avec la civilisation, mais aussi il a, de surcroît, introduit certains éléments (« les nouveaux sujets historiques ») que les marxistes orthodoxes négligent. Cette double « contribution » au Freudisme et à la théorie sociale marxiste, lui a valu l'appellation de « freudo-marxisme ».

Dans sa contribution au marxisme, Marcuse s'est penché sur le concept même de révolution et lui a inculqué certains éléments qui ne figuraient pas auparavant dans la théorie marxiste classique, à savoir les nouveaux sujets historiques de la contestation : étudiants, noirs des ghettos, mouvements de libération nationale, etc. De même qu'il a remis en cause le rôle de promoteur, que les marxistes orthodoxes attribuent à la classe ouvrière. C'est ainsi que la « rupture » effectuée par Marcuse, avec le marxisme classique, est quasi-totale, sans pour autant s'éloigner, beaucoup, des objectifs tracés par ce dernier. Disons que cette rupture a été provoquée par la situation actuelle et ses complications ; situation totalement différente de la société européenne au XIXe siècle. Mais il ne faut surtout pas voir dans cette rupture un désaccord avec le marxisme classique ou sa négation totale. Tout ce que voulait Marcuse, c'est de faire émerger une contribution « constructive » au marxisme, et il n'a pas hésité, pour cela, à introduire des éléments nouveaux qui étaient méconnus ou négligés tout simplement par les marxistes orthodoxes.

I- REVOLTE ET LIBERTE

Réexamen du concept de révolution ou la « rupture » avec le marxisme classique :

Dans ses entretiens et conférences, réunies dans « La fin de l'utopie », Marcuse s'explique sur cette rupture : « Quand j'examine, disait-il, je ne peux pas me présenter la définition d'une société libre autrement que sous la forme de la négation déterminée de la société existante. C'est pourquoi j'ai appuyé sur la rupture, en plein accord avec le marxisme classique »¹. Marcuse, dans son « Réexamen du concept de révolution »², et à travers l'ensemble de son œuvre, a insisté, avec rigueur, sur l'ensemble de ces nouveaux éléments qui se sont imposés à l'histoire contemporaine et à la réalité socio-politique que le capitalisme et la société avancée ont engendrés.

Contrairement aux thèses marxistes qui préconisent le déroulement de la classe ouvrière et qui conduisent, dans une phase transitoire, à la dictature du prolétariat, Marcuse récuse ce rôle de promoteur à la classe ouvrière qui n'est plus une force subversive. Marx, qui a toujours considéré le prolétariat, la classe ouvrière, d'après Marx, porte en elle le destin de la révolution. Or, constate Marcuse, il n'en est plus de même aujourd'hui ; dans la société de consommation, la classe ouvrière est liée au système des besoins, mais non à sa négation. Elle n'éprouve plus le besoin de transformer la société, parce qu'elle est, tout simplement, intégrée au système établi.

« Le capitalisme avancé a réussi à intégrer la classe ouvrière à son système, et notamment les organisations ouvrières »³. L'hostilité des ouvriers aux mouvements contestataires étudiants (en mai 68, par exemple), est très significative. « J'en ai vu de mes propres yeux, disait Marcuse, où la police dut protéger les manifestants étudiants et les défendre contre les ouvriers »⁴. Cette collusion des intérêts du capital et des syndicats est significative. Dans les pays occidentaux, les partis capitalistes écartent la prise de pouvoir par la révolution. Ils se contentent simplement figurer dans l'opposition, dans le cadre de la tradition parlementaire et des systèmes établis. D'une manière générale, le parti marxiste-léniniste, dont le rôle traditionnel était de développer la conscience politique des masses ouvrières, a été contraint à se parlementariser, à s'intégrer au processus démocratique bourgeois, à se concentrer sur des revendications de nature économique, de sorte que, loin de promouvoir la croissance d'une conscience politique radicale, il contribue bien, plutôt, à l'inhiber.⁵

Bien entendu, plusieurs facteurs sont à l'origine de ce changement d'attitude de la classe ouvrière. Mais d'une manière générale, nous constatons que

l'élévation du niveau de vie et l'allègement progressif de l'écart entre patrons et ouvriers, pour ce qui est de biens de consommations, des vacances, du « way of life » en somme, est responsable, en quelque sorte, de ce bouleversement dans les mœurs. Ce changement dans l'infrastructure capitaliste a été suivi du bouleversement au niveau de la superstructure. Le capitalisme a réussi à engendrer, chez la classe ouvrière, des besoins de nature

Renforcer sa stratégie de domination. La classe ouvrière embourgeoisée aspire à de grandes possibilités de consommation, et vont jusqu'à soupçonner et se méfier des intellectuels de gauche « utopistes » qui prétendent contester le système, « leur système ». De même que les conditions de travaux actuelles, légèrement meilleurs que dans le passée, ont contribué à l'intégration de la classe ouvrière dans le système.

La mécanisation a dissipé, en quelque sorte, l'énergie physique exigée par le travail. Le prolétaire a, dans les sociétés industrielles, cédé la place à l'ouvrier qui est en train de s'intégrer toujours plus étroitement à la société technologique. Sans oublier la grande évolution des occupations elles-mêmes ; le nombre de « cols blancs », de travailleurs non productifs ne cesse de croître. Se rapprochant des classes dirigeantes, « les ouvriers sont en train de perdre l'autonomie professionnelles qui faisait d'eux une classe à part, une suivante de la société établie ».⁶ Et enfin, un troisième facteur (pour ne citer que cela) de l'intégration ouvrière, à savoir les objectifs même des ouvriers ont changés. Les Etats-Unis d'Amérique, l'Europe occidentale et l'Asie nous fournissent l'image de ce que devient la classe ouvrière dans une économie capitaliste avancée : revendications matérielles, sécurité, salaires et niveau de vie, tels sont ses objectifs, et en aucun moment l'idée de l'abolition du système n'est évoquée. Les exemples sont légions ; tous les pays capitalistes connaissent le même sort. Outre leur programme d'action « réformiste », ils se déclarent ouvertement êtres les « alliés » du système établi.

En récusant le rôle révolutionnaire de la classe ouvrière, Marcuse, néanmoins, lui substitue de nouveaux éléments qui ont été longtemps soupçonnés par les marxistes orthodoxes et les organisations ouvrières, à savoir la population des ghettos (noirs, etc.), les étudiants, le Tiers-Monde, les mouvements de libérations nationales, etc. Cette opposition se caractérise par une concentration aux deux extrêmes de la société : d'une part, dans la population des ghettos, d'autre part dans l'élite intellectuelle d'origine bourgeoise et particulièrement chez les étudiants. Ces groupes, fort différents les uns des autres et souvent même divisés par les conflits, ont en commun un même caractère de refus total et de rébellion.

Outre l'intrusion de ces « **nouveaux sujets historiques** » porteurs de l'emblème de la révolution, le prolétariat peut, néanmoins, devenir un facteur de changement, mais seulement là où il est encore la base humaine processus sociale de production, c'est-à-dire dans les régions du tiers-monde à prédomi-

nance agricole. Marcuse, en tenant ces propos, rompt avec la tradition marxiste, en tant que mouvement soutenu par la majorité des masses exploitées culminant dans une « prise de pouvoir » et l'instauration d'une dictature du prolétariat qui guidera les premiers pas vers la socialisation ; de dire que ce « concept est lui-même « dépassé » par l'évolution historique ; il appartient à une phase périmée de la productivité et de l'organisation capitaliste ». ⁷ La rupture semble évidente, mais non absolue, car Marcuse trouve, à la fois, la classe ouvrière comme étant le moteur principal de la transformation qui assume, en cette période de stabilisation, une fonction stabilisatrice et conservatrice, mais que les véritables « catalyseurs » de la transformation doivent agir de l'extérieur. ⁸ Il y a peu d'espoir que d'elle-même elle retrouve son ardeur révolutionnaire et, sur ce point, Marcuse s'avoue pessimiste. Cette déclaration est d'une ambiguïté telle que Marcuse nous semble, à première vue, vaciller entre le réel et le virtuel !

2- Ethique et révolution ou la critique de la tolérance pure

Toujours dans le cadre de la révolution, Marcuse met l'accent sur la nécessité de la violence révolutionnaire, une idée qu'il a développée à travers l'ensemble de son œuvre et plus particulièrement dans « Critique de la tolérance pure ». Marcuse justifie l'emploi de la « violence révolutionnaire » parce qu'elle est au service de la collectivité et la liberté ; c'est pour cela qu'il refuse la position extrême selon laquelle le bonheur humain serait et devrait rester une affaire privée. Car, par exemple, le tortionnaire d'un régime répressif peut trouver satisfaction (par sadisme ou vengeance) dans son activité. C'est pour cela que Marcuse affirme qu'il faut admettre à redéfinir le bonheur individuel. C'est-à-dire que le bonheur individuel n'a de place qu'à l'intérieur de la collectivité, et sans le bonheur collectif, l'hypothèse du bonheur individuel est exclue.

Mais pour arriver à ce bonheur, dont l'absence serait à l'origine de tous les maux, il faut, selon Marcuse, passer impérativement par la révolution qui impliquerait la modification radicale et qualitative de la société, de sorte que cela impliquerait l'emploi de la violence, qui est, bien entendu, une condition sine qua non de la liberté, car les révolutions pacifiques sont stériles. Ainsi donc, tout mouvement révolutionnaire doit prendre en considération cette dimension téléologique qui est le bonheur et la liberté, c'est-à-dire qu'il doit être en mesure de prouver son efficacité. Mais ce problème ne peut faire l'objet

d'une ratiocination que s'il est placé dans un contexte historique. Là, on peut faire avancer la roue de l'histoire et modifier, de surcroît, la condition humaine.

L'histoire est riche d'événements de ce genre et à chaque fois le problème de l'emploi de la violence était relancé, et à chaque époque la polémique sur le problème était relancée. Par exemple, dans l'antiquité grecque ce problème se posait déjà et plus particulièrement chez Platon et Aristote qui voyaient dans la révolution non pas une rupture historique, mais comme faisant partie du dynamisme interne de la politique et du cycle naturel y compris genèse et le déclin des systèmes politiques. Par contre, au Moyen-âge et jusqu'au XIX^e siècle, l'idée de résistance en face du gouvernement établi était considérée non seulement comme un droit, mais comme une obligation morale. La violence barbare de la tyrannie et de l'inquisition religieuse surtout ont fini par engendrer une contre-violence, révolutionnaire cette fois-ci.

Marcuse, qui affirme la nécessité de la révolution et de la violence révolutionnaire, conteste, par contre, la « violence arbitraire, la cruauté et la terreur aveugle ».⁹ La cruauté, en somme, n'a pas de place dans la violence révolutionnaire, du moins en théorie, car pour ce qui est de la pratique, l'harmonie des choses n'est pas toujours en bon accord avec la théorie. Ce qui pose de sérieux problèmes, car aucune cause ne peut justifier l'emploi de la cruauté.

Marcuse était, quand même, conscient du problème de l'usage de la cruauté dans la pratique révolutionnaire, qu'il a, d'ailleurs, vivement condamné. Mais du moment qu'il tolère la violence, même révolutionnaire, il serait impossible d'évaluer et de contrôler le glissement de la violence révolutionnaire dans la violence tout court ; c'est-à-dire dans la cruauté, et comme les valeurs protagonistes sont à leur tour soumises et à la relativité et aux critères historiques, il serait donc illusoire de soumettre ses critères à une éthique quelconque. Les valeurs de jugement moral n'ont, sur le plan cognitif épistémologique, aucune valeur. Car il est difficile, à partir d'un certain stade de faire la différence entre la violence et l'inquisition. De même que la soumission au système établi n'est guère meilleure.

II- LES NOUVEAUX AGENTS DE LA « PRAXIS » LIBÉRATRICE

Après avoir vivement critiqué l'ancien agent historique du changement, à savoir le prolétariat, à cause de son intégration quasi-totale au système capitaliste établi, Marcuse a orienté ses objectifs vers d'autres agents négligés depuis très longtemps par les théoriciens marxistes orthodoxes. Ces « nouveaux agents », susceptibles de remplacer le prolétariat par leurs nouvelles méthodes

de contestation et de déstabilisation du système capitaliste, se composent d'éléments hétérogènes et « catalyseurs » de la révolte : d'une part les sous-privilegiés et les privilégiés des pays capitalistes, et d'autre part le tiers-monde. L'opposition se situe, donc, aux deux pôles extrêmes de la société. Tout d'abord les privilégiés des ghettos : dans les pays capitalistes et plus particulièrement aux Etats-Unis, ce sont surtout les minorités nationales et raciales, désorganisés politiquement et, de surcroît, hétérogènes - ceux dont le capitalisme avancé ne veut ni ne peut satisfaire les besoins vitaux - qui sont concernées.

Cette opposition représente « une force qui viole les règles du jeu et, en agissant ainsi, elle montre que c'est un jeu faussé. Quand ils s'assemblent, quand ils marchent dans les rues, sans armes, sans protection, pour réclamer les droits civiques les plus élémentaires, ils savent qu'ils s'exposent aux chiens, aux pierres, aux bombes, à la prison, aux camps de concentrations et même la mort. Leur puissance est derrière toute manifestation en faveur des victimes de la loi et de l'ordre. Le fait qu'ils ne veulent pas jouer le jeu et peut-être un fait qui marque la fin d'une période et le début d'une autre ».¹⁰ En tant que force élémentaire, mais potentielle, les sous-privilegiés faussent le jeu du système capitaliste. Et les sous-privilegiés, à eux seuls, ne peuvent rien faire sans le concours d'autres forces ; des forces qui permettent de libérer la conscience des sous-privilegiés pour qu'ils deviennent efficaces.

Cette nouvelle force, Marcuse la trouve chez les privilégiés, un groupe hétérogène, lui aussi, qui s'oppose au système capitaliste avancé. Ce groupe Marcuse le subdivise en deux catégories : premièrement, celle qu'on appelle la « nouvelle classe ouvrière » qui se compose de techniciens, d'ingénieurs, de spécialistes, de scientifiques, etc., qui sont employés dans le processus matériel de production, même s'ils y occupent une place particulière. Privilégié, ce groupe semble objectivement pouvoir présenter le noyau d'une force révolutionnaire, mais, malheureusement, il est l'enfant chéri du système établi, et sa conscience a, en quelque sorte, capitulé, sinon jamais « réveillée » ! C'est pourquoi, il est encore tôt de voir en lui une « nouvelle classe ouvrière ».

L'étude du sociologue américain C. Wright Mill, consacrée spécialement à ce phénomène du XX^e siècle, relate avec beaucoup d'objectivité le phénomène « cols blancs »¹¹, principalement incarné chez les classes moyennes américaines (ce qui est aussi valable pour l'Europe) et qui rend toute différence entre la classe ouvrière et le patronat impossible.

Et en second plan vient l'opposition étudiante, ceux qu'on appelle aux Etats-Unis les « drop out ». « Je vois, disait Marcuse, dans l'opposition étudiante actuelle, un des facteurs les plus décisifs de changement dans le monde,

sûrement pas ainsi qu'on me l'a reproché comme une force immédiatement révolutionnaire, mais certainement comme un agent très actif qui se transformera un jour, peut-être, en une force révolutionnaire ». ¹² Malgré son efficacité, Marcuse refuse de considérer l'opposition étudiante comme une force révolutionnaire majeure. Il lui donne le rôle de « germe de la révolution » ¹³, un germe qui, sans l'appui d'autres forces, reste efficace à lui seul. Mais cette opposition reste nécessaire et importante dans la mesure où elle s'élève contre une société démocratique bien établie. Une opposition « qui condamne en bloc le système et son way of life, condamne sa pression constante et omniprésente... une opposition, enfin, qui s'élève contre l'emploi de la terreur à l'extérieur de la métropole » ¹⁴.

Et enfin, un dernier élément très efficace : le Tiers-Monde. Les mouvements de libération nationale, les guerres populaires, sont une réponse à toute offensive de la part des pays capitalistes, impérialistes, et une négation à toute tentative de perpétuer sa domination. « Seuls les fronts nationaux de libération des pays sous développés se trouvent, aujourd'hui, dans le combat révolutionnaire, mais ceux-ci, non plus, ne peuvent constituer tout seuls une réelle menace révolutionnaire pour le système capitaliste avancé ». ¹⁵ D'où la nécessité d'une solidarité entre toutes les forces d'oppositions, aussi bien en métropoles que dans le tiers-monde, car « aucune de ces forces ne constituent à elles seules la possibilité transcendante » ¹⁶ d'un changement radical.

Seule la convergence et la collaboration de ces forces permettra la naissance d'une force révolutionnaire réelle qui rendra possible la libération. Cette conjoncture active sera certes très difficile à obtenir, étant donné la distance, la différence des cultures. Mais les mouvements de libération nationale sont

Capables de contribuer efficacement à la préparation d'une crise du système, sur le plan psychologique et moral, en constituant par leurs seules existences une négation vivante du système. Ce « prolétariat externe » ¹⁷ est quand même un facteur essentiel pour miner l'empire impérialiste et soutenir le combat du prolétariat interne des métropoles. Cette « solidarité reste le facteur décisif (...). Réveiller et organiser la solidarité en tant que besoin biologique de se tenir ensemble contre la brutalité et l'exploitation inhumaines, telle est la tâche ». ¹⁸

L'ensemble de ces forces constituent ce que Marcuse nomme la « Nouvelle Gauche ». Marcuse remet en cause l'orthodoxie marxiste et ne voit plus dans la classe ouvrière la classe révolutionnaire. Mais la question qui se pose à nous est de savoir si réellement le « gauchisme » peut aboutir à une action révolutionnaire qui pourrait ébranler les structures actuelles de la société capitaliste, bien installées, ou alors ce phénomène social est condamner à ne

demeurer qu'un épiphénomène, une « crise de civilisation » passagère dont les protagonistes ne sont, en réalité, que les fils mal-aimés de la bourgeoisie et du capitalisme. Le philosophe Marcuse n'as pas soulevé le problème post-indépendance des fronts de libération national du tiers-monde. Sinon, il serait rendu compte, sans aucun doute, de ces failles qui vont dans le sens de la destruction et la barbarie plutôt que dans le sens de la liberté et de la justice.

BIBLIOGRAPHIE

- 1- Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie*, Ed. Seuil, paris, 1968
- 2- Herber Marcuse, *Vers la libération*, Ed. de Minuit, paris, 1968
- 3- Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, Ed.de Minuit, paris, 1968
- 4- C. wright Mills, *Les cols blancs*, Ed. F. Maspéro, paris, 1966
- 5- Revue : *Diogène*, N° 64, 1968

-
- ¹ - Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie*, Ed. Seuil, paris, 1968, p.28
 - ² - Revue « *Diogène* », n° 64 (Oct.-Déc.), 1968
 - ³ - Herbert Marcus, *Vers la libération*, Ed.de Minuit, paris, 1968, p.50
 - ⁴ - Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie*, op.cit., p.48
 - ⁵ - Herbert Marcuse, *Vers la libération*, op.cit., p.75
 - ⁶ - Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, Ed, de Minuit, paris, 1970, p.300
 - ⁷ - Herbert Marcuse, *Réexamen du concept de révolution*, in revue « *Diogène* », op.cit., n°64
 - ⁸ - Herbert Marcuse, *Vers la libération*, op.cit., p.75
 - ⁹ - H. Marcuse, *Culture et société*, Ed, de Minuit, paris, 1970, p. 303
 - ¹⁰ - Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, op.cit., p.280
 - ¹¹ - C. Wright Mills, *Les cols blancs*, Ed. F. Maspéro, paris, 1966
 - ¹² - Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie*, op.cit., p.41
 - ¹³ - *Ibid.*, p.59
 - ¹⁴ - *Ibid.*, p.44
 - ¹⁵ - *Ibid.*, p.53
 - ¹⁶ - Herbert Marcuse, *Vers la libération*, op.cit., p.89
 - ¹⁷ - *Ibid.*, p.107
 - ¹⁸ - Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, op.cit., p.13

Adresse : Mustapha Akroure ; Bt 11, N° 110 , 500 lgts, Zouaghi, AIN-EL-BEY, CONSTANTINE, ALGERIE.

Email : mustak211@yahoo.fr